

Alors André se révolta, déclarant qu'il gouvernerait seul la maison que Mélanie ne savait pas tenir, trouva un ancien valet de chambre connaissant assez bien la cuisine, l'engagea, et s'astreignit à régler les comptes de la maison.

A partir de ce moment Mélanie gronda dans le vide. Auguste ne semblait pas plus s'inquiéter de sa maîtresse que du merle qui chantait chez le cordonnier du voisinage ; le dîner se trouva prêt à l'heure, et la dépense fut réduite de moitié, parce qu'il n'y avait plus de dilapidation.

De ce moment Mélanie changea de tactique, et répéta qu'on la réduisait à l'état de zéro dans son intérieur. André la laissa dire, et le calme commença à régner, calme relatif qui parut un grand soulagement à André comme à sa fille.

Une fois par semaine on allait chez Paulin. Amice et Julie donnaient à la maison un air de fête. Les effusions de ces soirées rendaient un peu de courage aux éprouvés. Mélanie seule demeurait morose, affectant de rester à l'écart et de ne point se mêler à l'entretien.

Elle répondait par des monosyllabes et s'enfonçait le reste du temps dans une indifférence silencieuse. Mais André rapprochait son fauteuil de celui de Paulin, Amice et Clotilde causaient à voix basse ; André lisait tout haut les lettres de Landry, lettres charmantes, remplies des chaudes effluves de la jeunesse.

On se séparait à dix heures, et le lendemain eut semblé morose si l'on n'eût gardé l'espoir de se retrouver vite.

A la suite d'une de ces soirées, ce fut Bozan de Breuil qui frappa à la porte de Paulin Gualbert. Il éprouva une vive émotion, quand le chef de bureau serra ses mains tremblantes.

— Cher Bonaventure ! dit-il, c'est bien à toi de ne m'avoir point oublié.

— Je ne t'ai jamais oublié, Paulin ; je me suis senti entraîné, voilà tout. Et puis les malheurs se sont succédés, et j'ai tant souffert que j'ai cru... que j'ai voulu mourir... Mais me voici debout, debout et plein de courage ! Si tu savais avec quelle grandeur Mikaël m'a pardonné... Car j'avais besoin de son pardon et de celui de la princesse... Un ange ! cette femme ! Ah ! vois-tu, je voudrais gagner une fortune de roi pour la lui rendre.

Elle ne cherchait point à l'employer dans un but d'intérêt personnel, mais elle la répandrait en aumônes, et je le comprends aujourd'hui, l'aumône est le seul argent bien placé !

— Que Dieu soit béni de te laisser ton courage !

— Ne m'en loue pas ! ne me loue de rien ! Ce courage, je l'avais perdu ; la foi me manquait, la résignation, tout... C'est Chaumas, c'est Mikaël qui me rendent la vie. Les créanciers me donnent du temps. Mes actionnaires qui me savent honnête homme me soutiennent de leurs fonds, et je recommence les affaires avec une confiance plus forte que jamais.

— Quoi ! tu n'abandonnes pas la spéculation ?

— Eh ! le puis-je ? Ne laisserai-je que ruines derrière moi ? Faut-il que mon nom soit à jamais maudit par ceux à qui j'inspirais toute confiance et qui sont aujourd'hui dans le même gouffre que moi-même. Non ! Non ! Bozan de Breuil se retrouve. Un moment que ma conduite n'est pas incriminée et mon nom flétri je me relève.

Des millions : mais j'en gagnerai ! Je serai encore le financier ! le grand, le seul financier de Paris ! Non plus que je tiens désormais à l'argent pour moi. J'en suis revenu du luxe, des fêtes, des ambitions folles, et de l'amour du bruit... J'ai compris ce que vaut à Paris une popularité retentissante, en voyant avec quel ensemble on m'a lapidé dans le monde et dans les journaux,

aussitôt qu'on m'a vu à terre.

Mais il est une joie que j'ignore, et celle-là me livrera ses secrets admirables. Après avoir été prodigue, je deviendrai charitable. J'avais hâte de te voir, de te dire cela, de te demander de me laisser venir souvent chez toi, me reposer de durs travaux devenus plus arides que jamais.

— Oui, oui, viens ! répondit Paulin, tu seras le bien reçu.

— Et ton frère !

— Il travaille.

— Sa fille ?

— Est entrée aux magasins des « Deux-Mondes. »

— Landry ?

— Oh ! lui, il deviendra la gloire de la famille, comme Clotilde en est la paix, la grâce et le charme. Hier elle dînait ici ; dans six jours elle reviendra, et cette fois ton couvert sera mis.

— Paulin ! Paulin ! tu as été le seul sage !

— Oh ! fit-il, je n'ai jamais aimé l'argent.

— Mais ta fille...

— Ne parlons pas d'Amice, répondit Paulin, si je souffre dans la vie, c'est à cause de cette enfant.

Il poussa un soupir, et sa pensée se reporta vers Valgras, Valgras qu'elle n'oubliait pas ! Valgras qu'elle aimait toujours Valgras qui, dans sa folle ambition en gravissant les cimes rendait plus sensible la profondeur du gouffre.

A partir de ce jour, il ne se passa pas de semaines sans que Bonaventure s'assît à la table de Paulin Gualbert. Il tenait ses amis au courant des efforts tentés pour reconquérir une nouvelle fortune, et puisait dans leur affection la force dont il avait besoin pour remonter les courants contraires.

## XIX

### LA VENDEUSE

Lorsque Clotilde se levait, reposée par une de ces nuits paisibles, dans lesquels passent les anges blancs du sommeil, il lui semblait toujours qu'une force nouvelle venait de lui être communiquée. Elle priait longuement, s'oubliant dans la joie de l'invocation qui lui donnait la force de supporter le labeur sous le poids duquel plus d'une fois elle craignait de succomber. Après avoir reçu de sa mère un froid baiser, donné des ordres au domestique, elle prenait le bras de son père et partait pour son magasin.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre Journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et nous avons une copie complète (brochée) de l'année 1881. Aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE. Editeurs,

Boîte 1986, Bureau de Poste.

No. 17 Rue Ste Thérèse Montréal 1.